



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

36 | 2004
Varia

Sénèque et Diderot, sujets à caution dans l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron.

Laurence Mall



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/280>
DOI : 10.4000/rde.280
ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004
ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Laurence Mall, « Sénèque et Diderot, sujets à caution dans l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 36 | 2004, mis en ligne le 14 septembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/280> ; DOI : 10.4000/rde.280

Propriété intellectuelle

Sénèque et Diderot, sujets à caution dans l'*Essai sur les règnes* de Claude et de Néron

Le frontispice des *Maximes* de La Rochefoucauld est une gravure représentant « l'amour de la vérité » pointant du doigt un buste de Sénèque dur et grimaçant, et tenant à la main le masque arraché où souriait Sénèque¹. C'est que Sénèque, ancien précepteur de Néron, est resté aux côtés du meurtrier tyran, l'a conseillé au long des années noires. C'est que « Sénèque », ce n'est pas seulement un « auteur », c'est aussi un philosophe stoïcien et un personnage historique. Sous son nom se logent un poète qui séduit, un malheureux qui touche, un philosophe qui instruit², ou encore, le corpus d'un écrivain doté d'un style distinctif, une vie exceptionnelle prise dans l'Histoire, et les principes d'une doctrine. Or qu'est-ce qui fait de lui une figure si controversée, sinon la disjonction entre ces trois éléments ? Entre les actes et les principes il y aurait eu contradiction ; l'adage sénèqueien « concordat sermo cum vita » aurait été trahi par son propre auteur ; quant au style coupé, précieux, convenait-il à un sage ? Le « problème Sénèque » consiste pour une bonne part dans la difficulté du jugement moral à l'égard d'un « précepteur du genre humain », d'un philosophe, moraliste, écrivain de grande envergure et néanmoins compromis dans son rôle d'*amicus principis* d'un despote sanguinaire. D'où l'accusation d'hypocrisie, lancée du temps même où vivait Sénèque, continuée à travers les siècles et revivifiée au XVIII^e siècle³. La solution du

1. Voir l'allusion à cette gravure dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* dans *Œuvres* I, VER. p. 1077. Toutes les citations de l'*Essai* proviennent de cette édition ; les références de page en seront indiquées entre parenthèses dans le texte même.

2. Diderot écrit ceci *a contrario* à propos des épigrammes de Sénèque, où l'on ne trouve « ni un poète qui vous séduise, ni un malheureux qui vous touche, ni un philosophe qui vous instruisse » (p. 1218), c'est-à-dire rien du Sénèque que Diderot retrouve dans les autres œuvres.

3. Sur la controverse autour de Sénèque, voir William T. Conroy, *Diderot's Essai sur Sénèque*, SVEC CXXXI, 1975, la section « The tradition of Seneca's studies » p. 25-33.

problème serait d'harmoniser les dissonances entre l'écrivain, le philosophe, l'homme politique. Diderot dans son *Essai* paraît l'adopter. L'opération se présente sous l'aspect d'un procès : il s'agirait d'assembler les éléments de la vérité pour qu'ils forment un ensemble cohérent, un dossier convaincant et qu'un jugement moral puisse être sainement et justement exercé.

Mais j'avance ici que dans ses stratégies pour défendre Sénèque — effort hautement personnel et engagé, mené à la première personne — Diderot met en question précisément ce dont il aurait besoin pour gagner le plus efficacement sa cause. Dans sa réflexion sur l'auteur, sur le philosophe dans l'histoire, sur sa propre vie, il privilégie non les essences mais les positions ; le sens du déguisement imprègne le texte, comme le note H. Josephs⁴, alors qu'il s'agissait de dégager Sénèque de ses masques ; Sénèque, Diderot ne sont pas ici des sujet forts, pleins, unifiés mais au contraire provisoires, circonstanciels, fragmentés et fragiles. La conscience de la figure de l'auteur comme construction, l'historicisation du sujet moral et politique, le morcellement enfin du sujet personnel : telles sont les questions qui seront successivement abordées pour nourrir cet argument.

*
* *

Non seulement Diderot dans l'*Essai* opère un travail sur la figure de l'auteur, mais il en commente tout du long les procédés et les problèmes. Le « cas » ou le « problème Sénèque » offre donc en la matière un exceptionnel champ d'exploration et d'exploitation. Quand Diderot s'efforce de restituer à l'auteur Sénèque son intégrité, il le traite d'emblée comme une fonction au sens où le développe Foucault⁵. Foyer de convergences, l'auteur serait à la fois l'instrument et le site de réconciliations entre les contradictions, discontinuités, dissonances d'un texte à l'autre, des textes à la vie, d'une période à une autre dans cette même vie. Dans une tautologie propre aux stratégies d'unification entre la figure de l'auteur et son œuvre et par des procédés d'interprétation harmonisants, Diderot produit donc une vie de Sénèque selon laquelle l'homme est partiellement déduit de l'œuvre, elle-même lue par le filtre de la vie. Certaines lectures des textes autorisent le déploiement d'une dualité entre la figure historique publique (celle des historiens) et la figure de l'« homme

4. Dans son remarquable article Herbert Josephs estime qu'il existe dans l'*Essai* « a pervasive sense of disguise », « *Essai sur les règnes de Claude et de Néron : a final borrowing* », *Digression and Dispersion : a Bicentennial Tribute*, ed. Jack Undank et Herbert Josephs, Lexington (KY), French Forum Publishers, 1984, p. 140.

5. Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (1969), *Dits et écrits* I, Gallimard, 1994, p. 789-821.

même », la figure intérieure et privée, qui se donnerait à reconnaître sous le voile des mots. Car « Sénèque ne compose pas, il verse sur le papier son esprit et son âme » (1126). C'est au début du livre second, consacré aux écrits, que Diderot annonce son objectif : « cette courte analyse achèvera de dévoiler le fond de l'âme de Sénèque, le secret de sa vie privée, et les principes qui servaient de base à sa philosophie spéculative et pratique » (1106). L'homme tout court⁶, âme et secret, serait le lieu naturel et profond de l'harmonie recherchée, le lieu-force d'une vérité garantissant la belle action aussi bien que la belle page. L'appréhension, par sympathie, d'une intériorité protégerait de l'implacable extériorité des actes et des textes.

Mais cette intériorité-là n'est jamais qu'un sous-produit. Diderot a très bien saisi le besoin qu'éprouvent les lecteurs d'humaniser, en se figurant une personne réelle, l'image lointaine et abstraite qui se dégage d'une œuvre et/ou des récits historiques, d'où ce que Jean-Claude Bonnet selon le titre d'un article classique a nommé le « fantasme de l'écrivain »⁷. Mais comment ce fantasme se vivra-t-il lorsqu'il porte sur un écrivain et philosophe d'« il y a deux mille ans » (1013) ? Ostensiblement, par le détail de son « histoire privée » (1115) et affective reconstituée, et par une analyse psychologique dérivée de ses œuvres⁸ et de ses historiens. Cette reconstitution, ces analyses de motivation, pourtant, ont déjà été pratiquées par beaucoup et générées l'une de l'autre, l'une par l'autre. De l'aveu même de Diderot elles sont fondamentalement secondes, et fictives : tout effort pour ressaisir « l'homme Sénèque », cette réalité derrière les mots et les actes, le replonge plus sûrement dans la fiction, ou dans le fantasme. Rien de plus précaire que le socle constitué par l'« homme ».

Sénèque n'est pas Homère : on sait ou croit savoir sur lui un certain nombre de choses, mais trop sans doute, estime Diderot. « Sénèque », c'est d'abord une très longue tradition de discours sur Sénèque. C'est le discours du délateur Suillius « que les Dion Cassius, les Xiphilin, et la nuée des détracteurs de Sénèque depuis son siècle jusqu'au nôtre, ont successivement paraphrasé » (1027) ; c'est la construction des historiens et des polémistes et des écrivains et finalement de tous les lecteurs. Chaque époque a son Sénèque. Un auteur — y compris l'homme privé qui se logeait en lui — est chose publique, et il demeure obstinément impersonnel, hétérogène, fait des lambeaux des discours des autres, discours infiniment cousus, déchirés, recousus. C'est pourquoi Diderot peut à son tour se tailler son Sénèque dans la masse, le façonner à sa mesure

6. Voir encore la distinction p. 1075 : « L'homme de génie est connu de la postérité, l'homme en est ignoré ».

7. « Le fantasme de l'écrivain », *Poétique*, n° 63, septembre 1985, p. 259-277. Voir en particulier la page 266 sur cette question telle qu'elle se présente dans l'*Essai*.

8. Voir par exemple le paragraphe 58 sur Sénèque et la richesse, p. 1180.

comme les autres avant lui l'avaient fait. De fait, il s'empare vigoureusement de cette tradition, y forge des camps et manœuvre les noms d'auteurs comme des troupes de combat, souvent massivement regroupés pour écraser l'adversaire de leur poids. Ce recours scolastique aux *autorités*⁹ ne peut que mettre en lumière l'historicité fondamentale des traits variés et variables de la figure que recouvre ou résume le nom d'auteur. Avec une limpidité déconcertante Diderot expose d'ailleurs son principal critère de sélection dans le choix des traits contradictoires de Sénèque relevés par divers historiens : seront retenus ceux qui jouent en faveur d'un portrait positif.

L'auteur donc est un produit, et le sujet Sénèque est l'objet d'un travail. Sénèque est parfois embrigadé dans la cause philosophique, serviteur anachronique d'une cause polémique. Ce Sénèque-là, instrumental, ne saurait être la propriété discursive du philosophe Diderot. *L'Essai* n'est pas une œuvre composée (« je ne compose point »), ordonnée, autonome, finie ou fermée. Point de maîtrise de la part d'un sujet auteur souverain, mais pour lui aussi, une instrumentalité déclarée : *l'Essai* est « fait pour servir d'introduction à la lecture du philosophe » comme le dit le titre de 1782, le philosophe étant lui-même fait pour servir la bonne cause. La « vie de Sénèque » est projetée sur un forum traversé par diverses voix dont certaines demeurent anonymes, comme en un débat public. A la fin de l'ouvrage, dans un redoublement vertigineux, Diderot évoque les « comptes opposés » (1250) que la première mouture de son ouvrage a suscités, à l'image exacte (toute proportion gardée) des textes et de la vie de Sénèque objets d'infinies discussions. C'est donc que le nom d'auteur, loin d'opérer comme « principe d'économie dans la prolifération du sens » comme le dit Foucault¹⁰, peut au contraire provoquer une prolifération des discours, car les noms associés de Sénèque et de Diderot produisent une nouvelle configuration génératrice de nouveaux commentaires, que Diderot exploite radicalement : il cite en abondance Marmontel répondant à des critiques adressées à *l'Essai sur Sénèque* pour ponctuer d'un sardonique « *Et j'ajouterai* » ces citations où se prépare le matériel propre à provoquer encore d'autres commentaires.

La communauté critique accueillie dans *l'Essai* finit par discuter le livre de Diderot, et Diderot lui-même tout autant que Sénèque (par exemple : « Que l'auteur a commencé sa carrière dans les lettres par un ouvrage sur *L'Interprétation de la nature*, et que ce livret est plein d'obscurités » 1239). Celui qui s'était amenuisé et même dénié comme

9. Le terme est employé par Diderot même, p. 1132. Ces autorités peuvent d'ailleurs être... inventées. Que l'on considère la façon dont Diderot scinde « un texte unique de Juste Lipse » « en propositions distinctes, pouv[ant] passer pour la voix — ou les voix — de six auteurs favorables à Sénèque ». Jean Deprun, « Introduction », DPV XXV, p. 25.

10. « Qu'est-ce qu'un auteur ? », p. 811.

auteur (« je ne suis point auteur » 972), caché derrière Sénèque (1106) finit par se re-produire comme sujet auteur. « [...] La fiction d’auteur, écrit Sophie Rabau, est bien aussi une manière de création littéraire, voire une manière de se créer soi-même comme auteur »¹¹. Mais ce sujet auteur se produit en assumant le fait qu’il est produit. Il prend la mesure d’une dépendance et d’une dépossession de façon à les utiliser, sans illusion. Il se sert donc, dans son propre texte (seconde mouture, de 1782), des discours des autres sur son texte (première mouture, de 1778) pour corriger l’image autoriale qui s’en est dégagée, tout en sachant — disant, montrant — que de cette correction rien de stable, rien d’arrêté ne surgira. Et ce, pour la bonne raison que rien en elle n’est ni plus ni moins vraisemblable, ni plus ni moins falsifiable que toute autre déclaration de son texte initial. Diderot est-il vrai, est-il sage, et bon, et juste ? *Convenez, lecteur, que vous n’en savez rien, mais rien du tout.*

L’auteur Diderot, qui se défait de manière ostentatoire de sa maîtrise « autoriale », qui se présente comme l’ombre de son sujet Sénèque, n’en travaille pas moins, n’en produit pas moins dans son propre texte un sujet auteur mais démystifié car conscient de sa nature contingente, ou pour le dire autrement, *préparé* au processus de « fictionnalité » engendré par le texte même.

*
* *

Diderot idéalise-t-il Sénèque ? Indéniablement, si par là on considère une décision délibérée et explicite de n’interpréter les situations douteuses qu’en faisant pencher systématiquement la balance du côté favorable. Mais s’agit-il seulement ou surtout de partialité ou d’aveuglement volontaire ? Diderot dans *l’Essai* cherche partiellement à construire et à proposer le modèle paradigmatique du philosophe engagé. Certaines décisions doivent être prises, des nœuds sont tranchés, des ambiguïtés non pas tant levées qu’écartées lorsque trop de questions insolubles et futiles s’agglutinent au modèle pour en affaiblir la pertinence. A plusieurs reprises Diderot met en évidence, chez Sénèque le philosophe politisé, la combinaison d’une disposition (capacité de pensée, caractère) et d’une situation, ou bien d’une nature et d’une structure. L’individu modèle Sénèque a fait ce qu’il devait faire en fonction de sa position dans la structure politique du despotisme à Rome au 1^{er} siècle, et en fonction des mœurs engendrées par la tyrannie. Voilà ce que veut prouver Diderot en s’attachant pas à pas, page à page à déterminer la marge d’action volontaire possible de Sénèque auprès de Néron. C’est ce jugement du possible *compte tenu* des éléments en jeu qui

11. Sophie Rabau, « Présentation », dans *Fiction d’auteur ? Le discours biographique sur l’auteur de l’Antiquité à nos jours*, éd. Sandrine Dubel et Sophie Rabau, Honoré Champion, 2001, p. 18.

autorise à la fois toute la force du jugement éthique et une réflexion sur le philosophe-type (réflexion anhistorique en ce sens) à la fois engagé et entravé. Les parallèles, tels que « la conformité de nos mœurs et de celles de son temps est quelquefois si singulière, qu'on revient de la traduction à l'original pour s'en assurer » (1150), signifient que la combinaison peut se retrouver, et que la conduite juste à tenir, le rôle vertueux à prendre au sein de cette combinaison n'aura pas changé. On s'accordera avec Jean-Marie Goulemot : « le parallèle entre la Rome de Néron et la France de Louis XV est hasardeux, improbable et fragile »¹², mais le « principe » du despotisme n'en est pas moins transhistorique dans la perspective de Diderot. Les analyses soigneuses de la position du philosophe stoïcien auprès de Néron, les arguments détaillés en sa faveur, et les jugements obtenus n'ont d'intérêt que s'ils peuvent être (précautionneusement) réinterprétés et validés en d'autres temps et lieux, sous un autre régime tyrannique. Si le courage et la sagacité politiques de Sénèque, si sa vertu et sa sagesse philosophiques ne pouvaient trouver d'écho au XVIII^e siècle, de quoi servirait de les exalter ? « Sénèque », qui est (aussi) un assemblage de qualités en situation, « sous un autre prince que Néron, n'en n'aurait pas moins été Sénèque » (1179) ; Sénèque sous Trajan aurait été aussi vertueux et sage mais dans un champ politique et social où ces qualités se seraient épanouies sans ombre. L'élaboration d'un modèle suppose et produit un effet d'*inévitabilité* ou de prévisibilité d'une itération : « dans tous les temps »¹³, un philosophe courageux et épris de justice fera œuvre politique et agira selon sa conscience, au prix même de sa réputation s'il lui faut s'approcher du pouvoir pour mieux œuvrer. « Dans la conduite, les discours et les écrits de Sénèque, on voit un homme, un philosophe qui, affermi sur le témoignage de sa conscience, marche avec une fierté dédaigneuse au milieu des bruits calomnieux de quelques citoyens qui attaquent sa vertu et ses talents [...] : et dans quel temps cela ne s'est-il pas fait ? » (1076).

Mais si l'épure du philosophe-type traverse les âges, dans l'*Essai* les spécificités s'accumulent qui excluent que Sénèque constitue un modèle monolithique et abstrait. Diderot s'interroge sur le refus, chez les contempteurs de Sénèque, de comprendre les actions du philosophe dans leur contexte immédiat¹⁴, et est incité, en contraste, à imaginer Sénèque dans le

12. Jean M. Goulemot, *Adieu les philosophes. Que reste-t-il des Lumières ?*, Seuil, 2001, p. 73.

13. L'expression « de tous les temps » (p. 1054) ou « dans tous les temps » (p. 1055) renvoie respectivement à la corruption des cours et au « zèle indiscret du peuple » incapable de reconnaître le vrai mérite.

14. « [...] ce qui me confond, c'est la légèreté avec laquelle des hommes frivoles prescrivent des règles de conduite à des personnages [...] placés dans la plus orageuse des cours ; et cela sans en connaître les intrigues secrètes [...] les caractères, les vues, les intérêts, les craintes, les espérances, les projets qui changent avec les circonstances, les circonstances qui changent d'un jour à l'autre » etc., p. 1013.

flux de son propre présent, et en son lieu propre. Sénèque est dans l'*Essai* un sujet historiquement marqué et déterminé. Mais la tentative de la mise en contexte débouche sur la difficulté herméneutique attachée à l'élucidation de l'énigme que sont les êtres du passé. Tout du long Diderot s'évertue à mettre en évidence ce qui de l'époque de Claude et de Néron est devenu non seulement distant, presque incompréhensible, mais même inconnaissable. On ne sait pas, on ne pourra jamais savoir ce que pensa vraiment Sénèque lorsque Néron lui demanda de composer un discours après qu'il eut assassiné sa mère : « qui est-ce qui était présent lorsque Néron imposa cette tâche au philosophe ? Qui sait ce que celui-ci dit au tyran ? » (1081).

Aux incertitudes factuelles s'ajoute ce qui n'est que trop certain, la folie sauvage de Néron, de sorte que le terrain du jugement est à la fois instable et balisé. Il nous faut parcourir ce terrain ; il nous faut nous *supposer* face à Néron comme Sénèque, lui, l'a été : « Ces actions, ce n'est pas dans le fond d'une retraite paisible [...] qu'on les juge sainement : c'est dans l'antre de la bête féroce qu'il faut être ou se supposer, devant elle, sous ses yeux étincelants, ses ongles tirés, sa gueule entrouverte et dégouttante du sang d'une mère » (1081). A contexte extraordinaire, actions exceptionnelles. Il importe de ne pas confondre ce qui, dans la politique du bénéfice du doute pratiquée par Diderot, est effectivement blanchiment avec un effort soutenu de compréhension historique. « La véritable notion [de la vertu] est fondée sur l'utilité publique » (1046). Une juste évaluation de l'utilité publique peut être difficile à concevoir et, pour nous, à percevoir. Si Sénèque a participé à la chose publique dans un temps où elle avait cessé de l'être mais comme si elle l'était encore, s'il a pu sauver proches et amis, il a pu ralentir le cours de l'histoire (« ce furent ses efforts réunis à ceux de Burrhus qui arrêtaient le cours des assassinats prêts à s'exécuter » [1230]). Il est absurde de lui reprocher de ne l'avoir pas radicalement changé.

Diderot donc approuve et explique l'engagement politique de Sénèque, dont il fait à la fois un modèle atemporel et un exemple historiquement contextualisé. Mais le commentateur des œuvres de Sénèque est loin d'être toujours un approbateur. Diderot dans sa critique du stoïcisme sénèqueen accepte la confrontation avec un univers moral parfois si lointain qu'il en est choquant, et parfois même hostile à l'élaboration de son modèle du philosophe engagé. Un des points névralgiques est ici le fameux passage du *De Otio* où Sénèque décline les conditions propres à favoriser un retrait dans l'*otium*, conditions telles qu'on ne voit guère comment le sage trouverait jamais l'occasion d'y échapper¹⁵. Et c'est bien

15. La dérogation à la participation aux affaires « s'étend à bien des cas », explique Sénèque reprenant Zénon : « que la république soit trop corrompue pour qu'on y puisse porter remède, qu'elle disparaisse étouffée sous les maux, le sage s'épargnera des efforts superflus et ne se sacrifiera pas en pure perte ; s'il doit manquer d'autorité ou de vigueur, se

ce que reconnaît discrètement Diderot : « l'énumération des obstacles est fort étendue » (1196). L'opposition entre *otium* et *negotium* à elle seule scinde la pratique de la philosophie et la participation politique. C'est même au nom d'une rationalité et d'une autonomie du sujet philosophique que le retrait loin de l'arène des affaires du monde est préconisé chez Sénèque, dont la morale est individualiste¹⁶. Selon Diderot « la vie occupée est plus utile et plus honorable » (1196). Il blâme vivement la discrétion que Sénèque recommande au sage : « “ Le sage ne provoquera point le courroux des grands ”. Maxime pusillanime : c'est le condamner à taire la vérité » (1112). Ailleurs, lorsque Sénèque écrit qu'un préambule qui expliquerait une loi ou un édit ne l'intéresse pas : « Prescrivez-moi [...] ce que vous voulez que je fasse ; je ne veux pas m'instruire, mais obéir », Diderot fulmine : voilà bien le propos « d'un vil esclave qui n'a besoin que d'un tyran. J'obéis plus volontiers, quand la raison des ordres que je reçois m'est connue » (1154).

Bien d'autres points de désaccord apparaissent au fil des pages, bien d'autres aspects de la pensée de Sénèque que Diderot réprouve ou repousse même avec indignation, en particulier dans le domaine des rapports avec autrui. Point d'adhésion pure à une morale qui ne l'est pas. L'extrême maîtrise des affects (passions et émotions) préconisée par les Stoïciens, grande et belle si elle a pour manifestation un héroïque courage, provoque dégoût et mépris lorsqu'elle aboutit à la suppression de la plus élémentaire humanité et du respect de la personne humaine. Le sage ne se fâcherait pas si on égorgeait son père, enlevait sa femme ou violait sa fille sous ses yeux ? « Il ne s'agit pas de se conduire ici en homme, c'est presque dire en indifférent, mais en père, en fils, en époux » (1168). Ailleurs encore, Sénèque suggère à Lucilius d'utiliser « le dernier de [ses] esclaves » pour une expérience dangereuse. Diderot s'écrie : « Comme si l'esclave n'était pas un homme ! Comme s'il était permis, pour satisfaire une curiosité, d'immoler son semblable ! » (1222-23). « La philosophie se ressent plus ou moins des circonstances » (1016) : Diderot ici inclut, accepte, souligne les dissonances, les désaccords entre son philosophe antique et le philosophe des Lumières. Il ose mettre en valeur au sein de son apologie l'étrangeté d'une pensée devenue lointaine, et marque ainsi avec force l'historicité des sensibilités, des mentalités, des comportements.

voir repoussé par la vie publique, si sa santé doit l'entraver [...] il évitera de s'engager dans une voie qu'il saura d'avance impraticable », Sénèque, *De L'oisiveté* III, 3, dans *Sénèque*, éd. Paul Veyne, Robert Laffont, Collection « Bouquins », 1993, p. 383. En conclusion : si l'on passe toutes les républiques en revue, « je n'en trouverai pas une qui puisse s'accommoder du sage ou dont le sage puisse s'accommoder », *op. cit.* VII, 3, p. 387-388.

16. Dans sa substantielle préface aux œuvres de Sénèque Paul Veyne présente ainsi la question : « Impossibilité de penser une politique concrète, réduction de tout problème à une morale de l'individu ramené à sa capacité d'être raisonnable », *Sénèque*, p. cxlii.

La couleur semi-hagiographique qui baigne l'*Essai* peut dissimuler à première vue la flexibilité du traitement opéré par Diderot qui déploie Sénèque sous différents jours, le plie à différents usages, le positionne sous différents angles selon la ligne de réflexion ou l'argument. Sénèque peut donc être le prototype du penseur actif, figure transhistorique qui tend la main à tous les autres philosophes de sa trempe, en chaîne à travers les temps et jusqu'à Diderot et ses compagnons de lutte ; ce peut être le moraliste antique pris dans l'épaisse coulée de l'Histoire, enfoncé dans cette Rome impériale où les vertus mêmes vacillaient jusqu'à effleurer les vices, où accomplir son devoir signifiait se noircir aux yeux de la postérité ; ce sera parfois le stoïcien lointain, étranger, l'« homme de bronze » (1211) prêchant une doctrine désormais inerte et qui autrement serait nocive¹⁷ ; il peut au contraire être fugitivement embourgeoisé pour les besoins de la cause : « il était marié, il avait des enfants ; il aimait sa femme, il en était aimé ; il jouissait de l'estime et du respect de sa famille, de ses amis et de ses concitoyens » (991), « homme sensible » (1199) malgré qu'il en ait.

Dans son refus de « la grande figure isolée » (972), Diderot pose avec toute la clarté possible la nécessité de penser son sujet, Sénèque, principal sujet de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, comme un sujet dans l'histoire, agent et patient. Le rôle politique du philosophe antique doit être évalué doublement : selon les possibles qui historiquement lui étaient alloués, et selon les valeurs intemporelles, soit « le vrai, le bon et le beau », ce « groupe de trois grandes figures » (1195) sans lesquelles la réflexion, la sympathie et l'admiration ne peuvent se soutenir. Le philosophe dans l'histoire ; l'homme dans le stoïcien ; et sur l'homme, le poids de l'histoire — la configuration d'aspects imbriqués nommée Sénèque est hétérogène, et mouvante. Le parallèle entre elle et Diderot l'est donc aussi. La formule « Tu aurais été l'organe de la justice des siècles, si j'avais été à ta place et toi à la mienne » (974) est structurale : c'est ici la position du philosophe responsable et juste qui est mise en valeur, non l'individu particulier qui l'occupe, ni non plus telle ou telle période historique déterminée où doit résonner cette voix. La variabilité des champs d'application des notions de vertu et de justice, pourtant, l'éloignement d'une époque désormais étrangère, la particularité des configurations politiques réelles, tout cela interdit que Sénèque puisse être établi comme un philosophe type, modèle en tous points et qu'il figurerait en sa triomphale essence. Sénèque est la représentation textuelle et conceptuelle d'un rôle qu'il faut *malgré tout* croire juste et nécessaire, précisément pour avoir envie et surtout besoin de l'occuper à son tour. Ce rôle gagne à être figuré, à être ancré dans l'histoire d'une vie, dans l'Histoire tout court. Diderot avoue assez de doutes sur la possibilité de jamais atteindre la vérité des êtres du passé pour qu'on comprenne que l'individu Sénèque lui-même jamais ne

17. Cf. « Parmi quelques préceptes qui répugnent à la nature, et dont la pratique rigoureuse ajouterait peut-être à la misère de notre condition [...] », p. 1104.

nous apparaîtra autrement que pris dans les discours qui le disent, et qu'il est en ce sens sujet à caution.

Mais cela n'exclut nullement qu'il y ait une vérité pragmatique du rôle que Sénèque a voulu occuper auprès de Néron, vérité d'une autonomie durement conquise et plus encore maintenue au sein de l'engagement. Cette vérité est difficile, instable, souvent obscurcie, souvent trahie, mais il est du devoir du philosophe de sans cesse la repenser à nouveaux frais, de la maintenir vivante : d'en faire une croyance efficace. Il faut pour cela la découvrir et la juger dans ses conditions propres, à partir des déterminations locales et temporelles qui précisément la compliquent. L'essentiel dans l'*Essai* n'est pas tant l'exactitude des renseignements historiques que leur simple accumulation, car ce qu'ils visent à restituer, c'est le réseau épais et opaque où s'enveloppait instantanément, où s'engluait chacun des gestes politiques de Sénèque. Que ce dernier, en tant que philosophe, ait pu agir et ait ensuite su penser son action en termes d'indépendance et d'autonomie intéresse Diderot au plus haut point, mais à condition de souligner la complexité et de l'action et de la pensée, et de leur interaction dans des conditions concrètes. La définition de la liberté qu'offre G. Stenger est ici de la plus grande pertinence : « La liberté est un développement de l'aptitude auto-organisationnelle à utiliser les forces qui agissent sur l'homme dans le sens d'une autonomie »¹⁸. L'hypothèse « Si j'avais été à ta place et toi à la mienne » n'a pas pour fondement une indifférence à l'histoire : au fond, rien de plus étranger à la conception de l'*Essai* que l'idée d'une essence de philosophe glissant, intacte et sans encombres, à travers les siècles. C'est par la plongée dans une Histoire lointaine, par la construction d'un Sénèque parfois autre parce qu'il fait *partie de son temps* que peuvent naître tout à la fois l'imagination la plus puissante de l'échange fraternel, et une authentique réflexion sur l'extrême difficulté de ce paradoxe : l'autonomie en situation.

*
* *

On a souvent fait la remarque que l'*Essai* est un texte très personnel¹⁹. De nombreux critiques ont souligné cette nature personnelle par le biais du parallèle entre les deux philosophes portant sur leur position de conseiller

18. Gerhardt Stenger, *Nature et liberté chez Diderot après l'Encyclopédie*, Universitas, 1994, p. 321.

19. La critique étant à peu près unanime sur ce thème, il serait fastidieux d'en énumérer toutes les variations. Mentionnons simplement à titre d'exemple Paolo Casini pour qui l'*Essai* est « un esame di coscienza », Diderot « philosophe », Bari, Editori Laterza, 1962, p. 386 ; Arthur M. Wilson : « Diderot realized that this was an autobiographical book », Diderot, New York, Oxford University Press, 1972, 706 ; Pierre Hartmann : « L'enjeu, on le ressent de façon parfois pénible, est essentiellement personnel », Diderot : la figuration du philosophe, José Corti, 2003, p. 344.

politique : Sénèque auprès de Néron, Diderot auprès de « l'habile et grande souveraine du Nord » (1038). *L'Essai* serait un plaidoyer *pro domo*, expression courante chez les commentateurs²⁰. William Conroy par exemple a développé en détail ce parallèle. Comment nier en effet que le panégyrique de Sénèque puisse au moins en partie être lu comme « une apologie personnelle par grand homme interposé », comme l'écrit élégamment Jean Starobinski²¹ ? Mais l'évidence du parallèle ne doit pas aveugler sur la complexité de sa mise en œuvre. En mettant l'accent sur l'hétérogénéité du texte — que P. Casini qualifie justement de « farraginoso »²² — on est à même de dégager un parallèle situé sur un autre plan, celui de la complexité de l'élaboration du sujet textuel « je », en *analogie* avec la construction du sujet « Sénèque » telle qu'elle a été suivie jusqu'ici. Voyons cela, en respectant la division établie par Diderot entre ces deux parties, vie puis œuvre.

Raconter la vie de Sénèque, ce n'est évidemment pas pour Diderot raconter la sienne, mais c'est réfléchir et s'interroger sur ce qu'est une vie bonne, et plus encore sur ce qui peut en demeurer après la mort. Selon le modèle stoïcien, une vie humaine se façonne par la volonté personnelle. Or Diderot double ce façonnement de soi pour le subvertir. Biographe, il peut ordonner la vie de Sénèque selon des accents, un rythme, des valeurs qui lui sont propres. Rappelons que la biographie de Sénèque a pour objet ostensible de permettre un jugement plus éclairé sur la conduite morale du personnage. Ce que l'exercice révèle est l'ensemble des valeurs mises en jeu non pas tant dans la vie de Sénèque que dans l'élaboration du récit de vie. Dans les constantes appréciations qui accompagnent cette élaboration, le biographe admet ou simplement suggère combien tant de valeurs sont contingentes, combien les actes les meilleurs dépendent des circonstances alors que « les circonstances changent d'un jour à l'autre » ; les témoignages sur la force authentique du sage, ses motivations profondes et objectifs exacts se perdent dans les siècles ou se brouillent d'emblée en se contredisant ; taches aveugles et trous noirs demeurent ; incohérences et énigmes persistent. La vile *Consolation à Polybe*, par exemple, qui ferait de Sénèque « un lâche » ou « un sot » (1217), ou la méprisable *Apocoloquintose*, satire de Claude après sa mort, il *faut*, dit Diderot, croire qu'elles ne sont pas de Sénèque, mais le besoin même de l'injonction souligne le doute²³. Après plusieurs centaines de pages, *que faut-il penser ?* Sénèque

20. On lira avec profit le chapitre III de Conroy, « The *Essai sur Sénèque* as a defence of Diderot », *op. cit.* p. 81-110.

21. Jean Starobinski, « Diderot et la parole des autres », LEW. XII, p. vii.

22. Diderot « philosophe », p. 386.

23. Doute justifié : l'attribution à Sénèque de la *Consolation* est définitivement acquise ; « Quant à l'attribution [de l'*Apocoloquintose*] à Sénèque, qui a été épisodiquement contestée, mais qui paraissait déjà aller de soi à Dion, elle ressort clairement de la lecture du texte », écrit Michel Dubuisson, qui poursuit en établissant plusieurs preuves textuelles, <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/Apo/apointro.html> (site Bibliotheca Classica Selecta de la faculté de philosophie et lettres de l'Université Catholique de Louvain).

« a-t-il parlé de la vertu comme un homme qui en connaissait la douceur et la dignité, ou comme un hypocrite que sa conduite et ses écrits rendent également suspect ? » (1250) ; et la chaîne des parallèles (calomnies et doutes) s'étend : « Si quelqu'un s'avisait de prendre ma défense comme j'ai pris celle de Sénèque, encourrait-il le mépris et l'indignation universelle » ? (1251).

L'héroïsation ou la stylisation visent évidemment à procurer une *mesure* de ce que devrait être une bonne vie, et particulièrement celle d'un philosophe conseiller politique. Mais l'*Essai* n'en tisse pas moins la vie de Sénèque avec les intermittences du cœur et de la raison, la faiblesse, les inconséquences sans doute qu'il importe à Diderot d'évoquer, même pour en douter. Or la stylisation n'est-elle pas l'autre face du doute ? L'idéal construit sous le nom de Sénèque inclut sa propre critique qui, elle, renvoie non pas tant à la personne imaginaire du philosophe stoïcien qu'à l'individu Diderot et à ses insuffisances dispersées en éclats au détour des pages. « C'est lorsque vous aurez été aux prises avec vous-même, et que vous aurez éprouvé l'agonie du sage, que vous serez désolé des injures atroces que vous aviez adressées au plus vertueux [...] des hommes », écrit Diderot en s'adressant à son jeune moi (1088-89). Ni confession en forme, ni auto-glorification, ni autoportrait en pied, l'*Essai* est une méditation sinueuse mais suivie sur les multiples composantes d'une « vie » — celle qu'il écrit, et la sienne, et toute vie humaine — et l'énorme complexité de leur interaction. Cette méditation ne peut être que personnelle : l'élan d'identification avec Sénèque est provoqué par la conscience intense chez Diderot de ce qui rend sa propre vie si difficile à saisir comme un tout cohérent et signifiant. Le retour autobiographique dans l'*Essai* ne produit jamais que des moments en *punctum*, dont l'effet poignant naît sans doute de la brièveté, éclairs d'introspection quintessenciée en quelques brefs paragraphes. « Quelle étrange révolution les années ont apportée dans mon caractère ! », s'exclame-t-il alors (1174). On trouvera aussi l'aveu si émouvant de la dureté de l'incroyance pour celui qui « se croit entraîné par l'évidence dans une opinion qui lui ravit le plus doux espoir, celui de tomber, en mourant, entre les bras d'un père » (1178). Un des rares passages directement autobiographiques semble révéler la tristesse d'une vie partiellement gauchie, et gâchée : « J'ai été forcé toute ma vie de suivre des occupations auxquelles je n'étais pas propre, et de laisser de côté celles où j'étais appelé par mon goût, mon talent et quelque espérance de succès » (1247).

En conclusion de sa première partie Diderot cite Montaigne, qui comme lui s'était livré par les livres, dans des essais « maçonné[s] des dépouilles des deux autres », Plutarque et Sénèque, (1105) et de bien d'autres. La deuxième partie de l'*Essai*, qui se présente comme un commentaire d'extraits choisis des œuvres de Sénèque, emprunte ses objectifs à Sénèque même, qui dans une des *Lettres à Lucilius* recommande une saine alternance entre lecture et écriture « de telle sorte que la composition écrite mette en un corps d'ouvrage ce que la lecture a

recueilli »²⁴. La pratique de ce type de lecture et de l'écriture qui peut la suivre appartient à cet ensemble plus large que Foucault a nommé le souci de soi. Et il est bien des pages où Diderot insiste sur son application à réaliser son projet d'enrichissement moral à la lecture attentive des textes de Sénèque ; « On pourrait dire de celui qui se plaît à la lecture de Sénèque qu'il a déjà fait un grand pas dans le chemin de la vertu » (1144). Mais l'appréciation personnelle de cette œuvre demeure mixte. Beaucoup de hautes idées aplaties par le temps, ou désormais stériles²⁵ ; beaucoup de pensées dites intemporelles qui accusent leur âge (antique), et qui trahissent raideur et sécheresse (« Sénèque se désespère d'être un homme » 1187) ; un style qui se meurt faute de connaisseurs (« maintenant que la langue latine est morte, et que nous n'en pouvons être que [...] de médiocres juges » 1228)], et qui peut être précieux et outré²⁶. Mais l'humectage des « feuillets [de *Des Bienfaits*] de quelques larmes » à la quatrième lecture (1179) fournit la preuve de l'émotion ressentie au cours des lectures, et par extension, de la sensibilité de Sénèque : la dureté stoïcienne est heureusement assouplie chez ce philosophe particulier, qui peut faire preuve de délicatesse et de sentiment. Les beautés abondent (les exclamations incessantes de Diderot en témoignent), bien qu'elles soient réservées aux amateurs avertis. Sans répit Diderot signale les pensées utiles, encourageantes ou exaltantes qu'il puise chez Sénèque (« il ne dit pas un mot qui n'inspire l'héroïsme » 1144). Et comment la première phrase des *Lettres à Lucilius*, « entreprends de te libérer toi-même »²⁷, ne résonnerait-elle pas en lui ? Concluons que la mixité des jugements respecte la complexité de l'ensemble « Sénèque ». Les textes touffus de Sénèque offrent des *occasions* libres de « pensées détachées », sans système, sans programme, sans unité. L'insertion du « je » est ponctuelle, répétée mais restreinte au moment, positionnelle parce qu'occasionnelle ; les marques textuelles de la subjectivité sont omniprésentes, mais fragilisées par le travail de réflexion sur le destin de Sénèque (vie et œuvre). Les précautions du « je » ne sont guère surprenantes, tout *l'Essai* ayant démontré à quel point le « il » de Sénèque est sujet à caution.

24. *Lettres à Lucilius* 84, section 2, *op. cit.* p. 855. Voir les pages très intéressantes de Foucault sur les *hupomnēmata* selon Sénèque dans « L'écriture de soi » (1983), *Dits et écrits* IV, Gallimard 1994, p. 415-430. La seconde partie de *l'Essai* fait fortement songer à ces *hupomnēmata* où, selon Foucault, on « consignait des citations, des fragments d'ouvrages, des exemples et des actions dont on avait été témoin ou dont on avait lu le récit, des réflexions ou des raisonnements qu'on avait lus, entendus ou pensés », offerts « ainsi comme un trésor accumulé à la relecture et à la méditation ultérieure », p. 418. Sur Sénèque, voir plus particulièrement les pages 420-423.

25. Sur les questions que Sénèque juge importantes pour le sage, dans la lettre 88 à Lucilius, Diderot écrit : « J'avoue que s'il y a des questions oiseuses et étrangères à la sagesse, ce sont celles-là. J'en dis autant des disputes sur la nature de l'âme », p. 1149.

26. « Sans doute il y a dans Sénèque des jeux de mots, des *concetti*, des pointes qui me blessent autant que Saint-Evremond [...] », p. 1157.

27. *Sénèque*, p. 603.

Pour ceux-là que retient la postérité, aucune maîtrise de leurs textes, de l'interprétation de leurs actes ne demeurera. Diderot le montre : opacité et dispersion les attendent. Il est ironique, sans doute, mais aussi logique que Diderot puisse être accusé de mauvaise foi, accusé donc de cela même dont il défendait Sénèque. Car si on lit l'apologie de Sénèque comme celle de Diderot, là où l'une échoue, l'autre a peu de chances de réussir. On s'interroge donc sur les compromissions de Diderot par contagion, pour ainsi dire, et un éminent critique a pu récemment écrire : « Le Sénèque de Diderot, compris et approuvé dans ce que j'ai longtemps considéré et considère encore dans des lâchetés ou des compromissions, ne dépar[e] point dans cette galerie de ceux qui ont toujours raison et ne doutent jamais »²⁸. Mais le sujet Sénèque est plutôt ou d'abord un problème et une question, que la défense ostensible, ostentatoire menée dans *l'Essai* ne prétend pas véritablement résoudre. Il faut parier pour la vertu de Sénèque, nous dit Diderot, mais les dés sont pipés au grand jour. Puisqu'on ne saura jamais pénétrer toute la complexité de la situation de l'individu nommé Sénèque, tricherie pour tricherie, mieux vaut tricher en faveur de la vertu²⁹. La victoire sur le doute est spectaculairement douteuse. Le traitement textuel de la figure de Sénèque suggère un sujet pour le moins atténué, pour le moins dépendant, factice, fragmenté, toujours objet d'un travail. Diderot se sait soumis aux mêmes questionnements, voué au même éclatement. N'en inclut-il pas certaines manifestations (les réactions des critiques disséquant la première mouture du livre, et le disséquant lui-même) ?

« La mort — écrit Mauriac — rompt le faisceau des êtres différents dont nous sommes composés [...] et éparille au hasard des esprits qui les recueillent, des fragments de cette “ somme ” que nous étions »³⁰. Diderot s'est proposé la tâche de recueillir les fragments de la somme qu'était Sénèque, sachant que le faisceau jamais ne revivra, et nous propose lucidement cette tâche à son propre sujet. Rien de plus, peut-être, mais certes rien de moins.

Laurence MALL

University of Illinois at Urbana-Champaign

28. J.-M. Goulemot, *Adieu les philosophes*, p. 74-75.

29. Paolo Casini écrit : « Ascèse littéraire ; autobiographie ; soliloque ; surtout, un hommage à la vertu, un monument au *summum bonum* incarné dans une figure historique. L'ivresse de la vertu, apparemment, si naïve, si désintéressée, était à la hauteur des temps. Inspirée par un fantôme de l'Antiquité, la méditation du solitaire allait susciter bien des échos », « Diderot et l'Antiquité », *Denis Diderot, 1713-1784. Colloque international Paris-Sèvres-Reims-Langres (4-11 juillet 1984)*, éd. Anne-Marie Chouillet, Aux Amateurs de livres, 1985, 42-43.

30. François Mauriac, « Cinquante ans », *NRF*, octobre 1939, p. 549, cité dans Daniel Madelénat, *La Biographie*, PUF, 1984, p. 99.